



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

www.abc-lefrance.com

ZULU LOVE LETTER DE RAMADAN SULEMAN

FICHE TECHNIQUE

**AFRIQUE DU SUD/FRANCE/
ALLEMAGNE - 2004 - 1h45**

Réalisateur :
Ramadan Suleman

Scénario :
**Bhekizizwe Peterson
& Ramadan Suleman**

Image :
Manuel Teran

Montage :
Jacques Comets

Musique :
Zim Ngqawana

Interprètes :
Pamela Nomvete Marimbe
(Thadeka)
Mpumi Malatsi
(Mangi)
Kurt Egelhof
(Moola)
Sophie Mgcina
(Me'Tau)
Patty Patience



SYNOPSIS Afrique du Sud, années 1990. Une journaliste noire, Thadeka, engagée, vit avec sa fille, dans la hantise du passé de son pays. Elle est licenciée d'un des plus grands quotidiens de Johannesburg en raison de son alcoolisme. Un jour, une vieille femme se présente au journal. Elle veut que Thadeka témoigne devant la Commission «Vérité et Réconciliation» sur le meurtre de la jeune Dineo, sa fille, auquel elle assista autrefois. La vieille veut retrouver les coupables et leur faire avouer où le corps fut enseveli, pour qu'enfin l'âme de sa fille soit en paix.

CRITIQUE

Les «zulu love letters» sont des canevas de perles multicolores, fabriqués en Afrique du Sud pour exorciser



les démons ou exprimer un trop-plein d'amour. Noir chagrin, rouge feu, bleu espoir, rose absence. Eminente journaliste noire de Johannesburg, Thadeka est une zulu love letter à elle toute seule. Un patchwork de traumatismes indélébiles, piqué de cicatrices fragiles. Après le reportage de trop, elle se découd d'un seul coup. Une adolescente a été abattue sous ses yeux. Elle avait l'âge de sa fille. Désormais incapable d'écrire une ligne, Thadeka s'égarre, s'éparpille.

D'une énergie sauvage, le film explose avec elle. Décalée, inadaptée, incohérente, la jeune femme s'ébroue dans la ville au gré de rencontres à la fois fortes et frustrantes. Comme les journalistes savent en nouer. Les êtres ne vont jamais à la rencontre de Thadeka. Ils font irruption dans sa vie flottante. Traitées sur le mode de la comédie musicale, ces brusqueries relationnelles sont source d'émotion intense. (...)

Partagée entre l'amnésie et la mémoire, Thadeka a en effet besoin de se reconstruire après une vie au service de la lutte contre l'apartheid. L'arrivée de Mandela au pouvoir a imposé une réconciliation qu'elle ne peut signer avec personne. Et surtout pas avec ses proches : ses parents ne comprennent pas qu'elle ait sacrifié sa vie familiale pour la cause des Noirs.

Comment supporter le décalage abyssal entre des générations qui se sont battues pour d'autres ? Cette question dérangeante taraude tous les personnages. Parmi

eux, un ange juvénile : Mangi, 13 ans, sourde et muette, fille de Thadeka. La surdité de l'enfant vient des tortures que sa mère a subies en prison, alors qu'elle était enceinte. Ce handicap apporte au film des temps de pause salutaires : grâce à la langue des signes, Mangi désarticule le langage, secoue les mémoires, se fait clarifier l'histoire de son pays. Elle pousse les siens à sortir de leur silence. Jusqu'à devenir la véritable héroïne de ce deuxième film de Ramadan Suleman (après **Fools**, en 1997). Deux semaines après la sortie de **Carmen**, de Mark Dornford-May, **Zulu Love Letter** vient confirmer la belle frénésie créatrice du cinéma sud-africain.

Marine Landrot

Télérama n° 2936 - 22 avril 2006

L'Afrique du Sud revit. Et son cinéma avec. De **Tsotsi** à **U-Carmen**, l'expression reprend en effet des couleurs, économiquement viable, artistiquement plausible, exportable. Coproduit avec la France et l'Allemagne, **Zulu Love Letter** a ainsi effectué en deux ans sa petite moisson de récompenses bienveillantes, du festival de Carthage (Tunisie) à celui de Mons (Belgique), en passant par le Fespaco (Burkina Faso), Angers et Amiens. Réflexion critique sur la situation sociale du pays, le film investit le présent pour mieux sonder un passé récent, caractérisé par les séquelles de l'ignominieux apartheid, officiellement aboli en 1991. (...) Dit comme ça, on imaginerait tenir une intrigue policière de

plus. Sauf qu'il apparaît très vite que ce n'est pas tant l'action qui motive Ramadan Suleman (premier Sud-Africain noir à avoir tourné un long métrage, **Fools**, en 1997, **Zulu...** étant son deuxième), que l'introspection. Si, la page tournée, son pays présente désormais l'aspect d'une démocratie stable, cela ne signifie pas pour autant que tout est réglé. Loin de là. La compassion prédomine, mais les langues peinent encore à se délier et les valeurs morales fondées sur la probité continuent d'être hantées par les meurtrissures d'antan. De même que tous les coupables n'ont pas payé leur dette, les victimes, elles, n'ont pas fini de charrier une douleur équivoque où transparaisent le malaise et la honte (même l'ANC, le parti de Mandela, dorénavant au pouvoir, n'apparaît pas exempt de fautes).

Au plan stylistique, **Zulu Love Letter** porte quelques maladdresses (la manière dont sont traités les flashbacks laisse, par exemple, pour le moins sceptique), et le maniement des symboles (autour du langage des perles, auquel le titre fait référence) dénote une certaine candeur. Mais ce que le film a à dire n'en mérite pas moins largement d'être entendu.

Gilles Renault

Libération - 19 avril 2006



ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Pourquoi avoir choisi cette période ?

Quand Mandela est arrivé au pouvoir, en 94, il a proposé de mettre en place des commissions Vérité et Réconciliation. Pour lui, c'était un moyen de réconcilier le peuple, mais il y avait un prix à payer : le compromis. Et moi, en tant qu'artiste mais en tant qu'être humain également, je n'étais pas d'accord : comment peut-on, dans une démocratie, pardonner ses crimes à une personne, à partir du moment où elle les avoue ? Puis la commission a eu lieu, on a entendu des horreurs, nos mamans ont pleuré et chacun est rentré chez soi sans plus jamais entendre parler de ces histoires. L'archevêque Desmond Tutu a rendu son rapport et ça s'est terminé. Chaque jour, on voyait ces femmes marcher dans les rues, solitaires, porter des poulets, une chèvre ou un mouton et aujourd'hui encore, ça continue : rien n'est dit, mais on peut ressentir la profonde douleur dans laquelle les gens vivent. Mais on ne parle plus de tout cela, c'est comme s'il y avait une tendance générale au silence, même dans les journaux, il est interdit de parler du passé. On nous dit «ça suffit, il faut avancer, il faut construire l'avenir». Tout cela a fait partie de notre inspiration pour écrire cette histoire. Parfois, mes enfants me posent des questions

à propos de l'apartheid, je ne sais pas quoi leur dire ni par où commencer. On essaie de les protéger et en même temps, on a envie de leur dire ce qu'il s'est passé mais on ne veut pas qu'ils grandissent avec la haine. Alors écrire des livres, faire des films, c'est aussi pour que nos enfants puissent trouver les moyens de nous poser des questions.

Pourquoi avoir choisi une fiction ? Et comment est né le personnage féminin ?

Pour faire un documentaire, il aurait fallu aller voir ces femmes qui sont en deuil, et leur demander de raconter à nouveau ce qu'elles ont vécu. Elles ont déjà dû faire ça pendant la commission, je crois qu'il faut qu'on trouve les moyens, non pas de leur faire oublier ce passé, mais plutôt de les aider dans leur parcours de deuil. Il n'empêche que toutes les femmes que l'on voit dans le film, faire la queue pour aller à la commission, ne sont pas des figurantes, ce sont des victimes réelles. Le film est un hommage à toutes ces femmes. En Afrique du sud aujourd'hui, on dit «sheroes», on ne dit plus «heros», je voulais rendre hommage à nos sheroes.

La spécificité de la situation sur l'écran, c'est l'Afrique du Sud mais l'histoire est universelle, en faisant le film, j'ai pensé aux femmes argentines, chiliennes, palestiniennes, aux femmes portugaises.

Comment avez-vous fait le choix du mutisme de la petite fille ?

C'était pour intensifier le problème de communication entre la mère et sa fille. Cela nous a ralenti au niveau de l'écriture du scénario parce que nous avons fait des recherches sur le monde des sourds. Et puis, ce mutisme est aussi une métaphore : comment rendre la parole à ceux qui ne l'ont pas ?

Comment votre film est accueilli et distribué en Afrique du Sud ?

Mon film est passé dans un quartier proche de Soweto pendant une semaine, et ils l'ont enlevé à la fin de cette première semaine pour l'amener dans un multiplexe en plein cœur de Johannesburg, à 24 kms de Soweto. Bizarrement, le film a fait trois fois plus d'entrées dans le multiplexe que durant la 1ère semaine à Soweto. C'est un phénomène que l'on doit étudier et ne pas négliger parce que les gens continuent à dire qu'il faut construire des salles de cinéma dans les townships mais je leur dis attention, si vous avez empêché les gens pendant les 50 ans de l'apartheid de fréquenter des bonnes salles qui sont fréquentées par les blancs en ville, les gens vont croire que leur lieu est médiocre même si vous construisez les mêmes salles qu'en ville. Il y a un système de ghetto que les gens refusent.

Cela fait 10 ans que l'Apartheid a été abolie, il faut faire face à ces siècles de séparation ; existe-t-il une politique faite pour



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com

Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com



Dossier de presse

que les blancs et les noirs se fréquentent ?

L'Afrique du Sud est un pays avec une tradition anglosaxonne, où les gens restent plus ou moins chez eux, ça n'a pas changé. A Johannesburg, récemment, dans une salle projetant mon film, un blanc me dit : «il n'y a pas beaucoup de blancs dans votre film...» et je lui ai répondu : «Mais c'est parce que je ne vous connais pas monsieur». Ça ne serait pas juste si je faisais un film sur la communauté blanche. Je ne côtoie pas de blancs, je continue à côtoyer mes amis noirs. Ça change avec mon fils et ma fille de 17 ans grâce à l'école. Mon fils a des copains blancs qui viennent à la maison, qui dorment chez nous. Le changement est là, avec nos enfants, la génération suivante, mais avec nous, qui avons encore beaucoup de bagages de l'apartheid, c'est encore difficile. L'espoir vient de nos enfants. La volonté politique vient de soi, on ne peut pas forcer les gens à se côtoyer

Qu'en est-il de la communauté indienne actuellement en Afrique du Sud, le mari de Thandeka est indien dans votre film, où en sont-ils ?

Les couples mixtes, noirs, blancs, indiens, commencent à peine à exister avec notre génération. A l'époque de l'apartheid, cela n'existait pas, parce que les indiens n'habitaient pas dans nos quartiers, on n'habitait pas ensemble. Donc dans le film, cela n'est pas réaliste. Mais c'est

notre devoir en tant que cinéaste de proposer une possibilité, de montrer qu'en Afrique du Sud, c'est possible. Nous l'avons imposé en tant que cinéaste et scénariste, en tant que poète, pour dire que c'est possible.

www.lesfilmsdusafran.fr

BIOGRAPHIE

Né à Durban (Afrique du Sud) en 1955. Diplômé au Centre for Research and Training in African Theatre de Newtown, il s'implique dans le théâtre alternatif et il est membre-fondateur du Dhlomo Theatre en 1983, le premier théâtre noir sud-africain. Suite à la fermeture du théâtre par les autorités de l'apartheid, il fait des études de cinéma d'abord en Afrique du Sud puis en France. Il est diplômé de la London International Film School et a réalisé plusieurs documentaires et courts métrages. Il a travaillé notamment avec Med Hondo (Sarraouina) et Souleymane Cissé (Yeelen). Il signe les courts métrages **Raging Walls** en 1988 et **The Devil's Children** en 1990. Son premier long métrage, **Fools** (1997) fut sélectionné dans plusieurs festivals et a remporté le Léopard d'Argent au festival de Locarno ainsi que le Prix Oumarou Ganda et le Prix de l'Union européenne au Fespaco 1999. **Zulu Love Letter**, son second long métrage, a remporté le Tanit d'Argent à Carthage 2004.

FILMOGRAPHIE

Documentaires :	
L66 Pim Street	1983
Sekouba	1985
Ezikhumbeni	
Azouna	
Raging Walls	1988
Deadly Myths	2004
Court métrage :	
The devil's Children	1990
Film TV :	
Behind the Badge	2002
Longs métrages :	
Fools	1997
Zulu Love Letter	2004

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°543
Fiche du cinéma n°1820/1821